

## LE DESIR D'ENFANT

Juliette : On avait un désir d'enfant depuis un an déjà, et du coup, on n'avait pas envie d'attendre plus.

Clément : Quand il y a un vrai risque d'infertilité, qu'on se dit qu'il y a quand même une chance d'adopter. Ça fait un peu suer parce qu'on avait vraiment envie de ça : d'avoir une famille et c'était un truc qui m'aurait inquiété si on n'avait pas pu avoir d'enfant. On se dit qu'on va rester en disant c'est con j'aurais pu en avoir ; le côté double peine.

Juliette : Je n'ai pas eu peur. Je n'imaginai pas Clément me quitter pour ça. J'imaginai qu'on aurait des moments difficiles, qu'on s'engueulerait plus etc. Non, je n'ai pas ressenti de menace pour notre couple à ce moment là.

## LA FERTILITE

Clément : On s'est marié, Juliette avait un pressentiment qu'elle aurait du mal ; j'y croyais à moitié

Juliette : Je ne sais pas, c'est comme si le fait que je n'ai pas eu de cycles réguliers depuis longtemps avait fait que je m'y étais préparé depuis longtemps psychologiquement. Ça n'enlève rien ni à la déception, ni à la tristesse que j'ai pu ressentir, mais je ne dirais pas de la culpabilité. Non, de ce point de vue là, voilà, c'est pas de bol. Je ne me suis pas dit « je ne suis pas une vraie femme » ou des choses comme ça, non.

## LA DIFFICULTÉ DU TRAITEMENT

Clément : A partir du moment où on est parti sur la décision d'avoir un enfant et qu'on ne peut pas en avoir, on y pense très souvent. Il y a le côté médicalisé de la femme qui est très dur, qui joue sur les hormones, qui joue sur le corps, les seins, sur plein de choses ou des douleurs parce que tout est stimulé. En plus il y a une vraie douleur physique, une vraie douleur psychologique. Enfin la femme combine les deux, c'est pas mal... et le stress que ça ne marche pas...

Juliette : C'est la course d'obstacles : ça commence avec la stimulation hormonale. En plus moi c'est mal tombé, j'ai horreur des piqûres ! Donc l'angoisse de la piqûre quotidienne... C'est Clément qui s'occupait de moi. Enfin, il était nul, je me tapais des bleus partout, j'avais l'impression d'être une vieille junkie... On passe de très peu d'hormones à énormément d'un seul coup, donc sautes d'humeur... J'ai cumulé une loi des séries : la même semaine j'ai eu un accident de voiture, quelques jours plus tard, j'ai crevé un pneu et j'ai fini par me couper le doigt avec six points de suture au travail... C'était la fatigue, l'énervement, ça n'arrêtait pas et c'est vrai que c'est compliqué, c'est un peu dur. Là, on se dit « merde, je ne sais pas si je vais arriver au bout » ; « il faut que ça marche au premier coup » ; « je ne sais pas si j'y arriverai une deuxième fois, une troisième fois » ; « ça me gonfle »... Voilà, j'étais gonflée.

Clément : Les trois premiers mois sont en plus très longs par rapport à d'autres grossesses où la femme va la découvrir sur des retards de règles sur cinq, six, sept semaines, parfois 1 mois et demi : là le premier jour on est au courant, et ces trois mois sont interminables. On sait d'où on vient, on a vu la complexité pour que ça marche et la chance qu'on a eu déjà que ça s'accroche, donc pendant les trois premiers mois, on croise les doigts et on ne se réjouit pas. Ca n'est absolument pas anodin et j'encourage les personnes qui font des FIV à en parler aux amis proches bien sûr et à ne pas hésiter à se faire aider.

## L'ENTOURAGE

Juliette : Les collègues de travail... J'en avais prévenu certains parce que je m'étais dit justement « je risque d'être odieuse et je n'ai pas envie qu'on pense que c'est parce que je suis une sale conne ». Je préférais qu'on ait un peu pitié de moi, donc j'avais prévenu deux ou trois collègues qui étaient proches de moi dans l'open space et puis j'avais prévenu mon supérieur direct. On n'est pas rentré dans les détails pour ceux que ça n'intéressait pas mais globalement on a choisi de le dire assez librement. Je ne l'ai pas du tout vécu comme une honte de devoir en passer par là ; c'est tombé sur moi, c'est pas de chance.

Clément : On préfère en parler librement et très très rapidement pour que les amis comprennent et qu'ils ne voient pas tout à coup des larmes ou un couple qui va moins bien en disant : « Qu'est-ce qu'il leur prend tous les deux ? ». Et ça évite tous les trucs graveleux : « alors vous en êtes où ? ». Ils savent que c'est compliqué, ils n'en parlent pas et si ça va un peu moins bien ils le comprennent. Donc je pense qu'il faut surtout en parler très vite, ça ne sert à rien de garder ça à deux.

## INTERNET

Juliette : Sur Internet j'ai eu le ressenti que les couples ou les femmes pour qui ça avait marché s'épanchaient moins que celles pour qui ça avait foiré. Ce qui fait que du coup on a une vision assez catastrophiste de l'histoire, parce que en gros, c'est beaucoup de femmes assez affolées qui disent « comment faire ? », qui cherchent comme moi pas mal de réconfort ou de gens pour qui ça a marché. Après on se raccroche aux témoignages positifs et puis malheureusement on ne peut pas s'empêcher de lire tout ce qu'il y a d'archi-négatif et de finir la journée, d'éteindre l'ordinateur et de pleurer comme un veau.

## LES JUMEAUX

Juliette : Quand on est ressorti de cette échographie qui avait annoncé la grossesse double, Clément se marrait tout le temps, il était mort de rire. Moi je riais très très jaune ; j'étais un peu fébrile sur le moment, je ne savais pas trop.

Clément : J'avais tellement peur que ça foire, que je me disais avec deux au moins on est sûr d'en avoir au moins un. Et je voyais déjà la lourdeur du processus et je me disais « si on en fait un, je sais comment ça va marcher un enfant unique : les pauvres, ils s'embêtent souvent, on va en faire un deuxième et avec l'incertitude qu'on a eu et le stress qu'on a eu, on ne va pas profiter de la même façon d'une grossesse et du premier, on va tout de suite se projeter dans le deuxième en disant on va avoir du mal pour faire le deuxième ». Donc j'étais très content qu'ils en mettent deux et j'étais surtout très content que les deux tiennent.

## L'ACCOUCHEMENT

Juliette : Je n'ai pas choisi ; c'était la césarienne qui était prévue. On m'avait dit : « vous avez des jumeaux, la petite fille était en transverse, le petit garçon était en siège », je faisais du diabète gestationnel donc il y avait quatre chances sur cinq que j'ai une césarienne. A sept mois et demi quand j'ai eu mes contractions, on a découvert en arrivant à l'hôpital que le petit garçon qui était en siège s'était retourné tête en bas et ils m'ont dit : « si vous voulez accoucher par voie basse... ». J'étais pas sûre au début. J'ai dit « je n'ai pas le physique », je n'avais fait aucune préparation à l'accouchement, « je n'ai pas le mental » parce que psychologiquement je ne m'étais pas préparée du tout à subir

l'épreuve de l'accouchement... Et puis tout le monde sur place, les sages-femmes, le gynécologue m'ont dit « ce serait quand même mieux pour que vous puissiez vous occuper très vite des jumeaux après ». Du coup, voie naturelle, voie basse et avec le recul j'étais quand même contente que ça finisse comme ça. Il y avait quelque chose d'un peu plus naturel : compte tenu du parcours que je venais de vivre, j'étais contente.